

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest FRICHE

Vers un sommet poétique :
"Psaumes", de Marcel Michelet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1959, tome 57, p. 71-80

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Vers un sommet poétique : « Psaumes », de Marcel Michelet

Ce titre tient à souligner que les *Psaumes* de Marcel Michelet constituent le meilleur de son œuvre poétique.

Il y a deux ans, les *Echos* ont consacré à ce recueil trois belles et bonnes pages du chanoine Revaz ; nous voudrions simplement y ajouter un témoignage. Il serait superflu de présenter au public lettré l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages : traités de spiritualité, poèmes et romans. Deux fois lauréat de l'Académie, pour *Deux amours*, biographie extrêmement attachante d'une religieuse Assomptionniste morte en odeur de sainteté, et pour sa traduction de *L'Imitation de Jésus-Christ*, le nom de notre très sympathique prêtre et poète a certainement franchi les frontières de notre pays. Mais son œuvre poétique jouit-elle chez nous de l'audience qu'elle mérite, sur le plan spirituel comme sur le plan artistique ?

Ceci appellerait une remarque d'ordre plus général : est-ce que la vulgarisation des grandes œuvres de la poésie ne subit pas un désavantage considérable en regard de ses sœurs la musique et la peinture ? Les auditions radiophoniques, l'enrichissement des discothèques multiplient les possibilités de contact avec maintes créations contemporaines, dont quelques-unes, véritables élucubrations, ne doivent qu'à une réclame tapageuse et intéressée la faveur d'échapper à l'obscurité qu'elles méritent. Est-ce que tous les auditeurs de la « discanalyse » à Radio-Sottens protesteront ? J'en doute. Quant aux nouveautés picturales, même celles de l'art le plus

abstrait, de nombreuses expositions les colportent. En regard d'un tel zèle, bienfaisant quand il met en valeur une beauté authentique, combien réduit, rare, voire inexistant reste l'effort dépensé pour créer un contact efficient entre de remarquables créations poétiques et, je ne dis pas seulement le *lecteur*, mais *l'auditeur* qualifié pour en discerner la beauté ! On admet que la poésie est faite pour être dite, prononcée, et on la prive du récital qui seul peut lui conférer son existence réelle, complète, celle qui s'impose victorieusement à l'auditeur, celle qui ne se contente pas d'intéresser l'esprit, le superficiel « Animus », mais qui met en branle l'« Anima », l'âme aux profondes résonances... Si complaisante à offrir au mélomane le « disque de l'auditeur », quand la Radio fera-t-elle une part au « poème de l'auditeur » ? Peut-être alors triompheront d'admirables strophes qui restent abandonnées dans le cachot des recueils ignorés et invendus. Peut-être alors le lyrisme à la fois humain, chrétien et sacerdotal de Marcel Michelet deviendra-t-il soluble à des légions d'âmes ; peut-être alors recevra-t-il la consécration qu'il mérite, encore que la modestie de l'auteur se refuse à en prendre souci¹ ?

Pour goûter ce lyrisme, il faudrait ne pas dissocier cette synthèse vivante : fond, forme, musique ; mais l'analyse se prête mal à cette simultanéité de plans. Sous prétexte que l'art réside dans le style, on méconnaît trop, aujourd'hui, le contenu des créations. A valeur esthétique égale, une œuvre débordante

¹ Dans le *Figaro littéraire* du 8 novembre 1958, on lit, à propos d'un récital poétique de M^{me} Dussane, une définition très caractéristique de la poésie due à la plume de Paul Valéry : « La Poésie n'est absolument que la Voix, portée au plus haut degré de pureté et de résonance — j'entends toute la voix, musicale et significative ». — « Voilà pourquoi, ajoute M^{me} Dussane, j'insiste sur la mise en relief des allitérations et des assonances. » On ne pourrait mieux appuyer notre conviction sur l'insuffisance du recueil imprimé pour révéler la vraie valeur des poètes authentiques.

de spiritualité doit prévaloir sur l'expression d'une âme dégradée. Ici, c'est une âme de prêtre qui chante. Arrivé à ce milieu de sa vie qui est en beaucoup de choses un sommet, l'auteur, dont le sacerdoce est jubilaire d'un quart de siècle, livre les multiples vibrations intérieures que suscite en lui son arrivée à cette étape d'une vie donnée à Dieu et à sa vocation. Toutes sont marquées d'un accent de sincérité si émouvant qu'elles reconstruisent une personnalité unique, et pourtant toutes rencontrent et évoquent des états d'âme éprouvés communément ou capables de les susciter.

Le charme de se rappeler une enfance heureuse, et le besoin d'en remercier Dieu, de s'y rattacher dans la grisaille de l'âge :

*O ma fenêtre d'or, lorsque j'étais enfant,
Le matin lumineux, le départ triomphant,
Et les habits de fête et la main de ma mère,²
Et les clochers au loin que mon doigt énumère...*

Et quelle admirable prière s'exhale de ce souvenir :

*Enfant, tu reconnus sa royale tendresse :
Fais mûrir en fruits d'or le don de sa promesse ;
Gardes-en les parfums, mêlés aux franges d'or,
Chaînes d'un rêve sûr qui te retient encor³.*

Ce dernier vers dont la concision éclate de richesse, comme il répond à l'appel de l'âme angoissée par les duretés de la vie !

*Mon Dieu, je me souviens de notre église blanche :
Maman m'y conduisait lorsque j'étais enfant ;
Toi, tu m'accompagnais d'un regard triomphant,
Et ton ciel avec nous le matin du dimanche.*

*Et je suis au désert et je n'ai plus personne.
O ma mère, vers toi monte le souvenir
D'une sainte bonté qui ne peut revenir,
Passage dans les blés qu'une main d'or moissonne⁴.*

² Pèlerinage, p. 58.

³ Confitebor, p. 80.

⁴ Souvenirs, pp. 13-14.

Dans *Vêpres de mon père*, cette auguste figure est associée au paysage :

*Ah ! Tout était plus jeune et je prenais ta main ;
Tu m'emmenais au bout du monde,
Mon père, et me montrais tout le long du chemin
Les montagnes à la ronde*⁵.

Et dans cet admirable belvédère alpestre de Haute-Nendaz, voici resurgir de bienheureuses visions :

*O glacier d'azur immense,
O parfaites frondaisons,
Chantez-moi dans le silence
Une ronde des saisons.*

*Les yeux clos, je vois encore
Ton visage dans l'aurore,
O vallon qui me souris*⁶ !

Inséparable de ces chatoyantes réminiscences, vibre celle de la vocation accordée à une adolescence pieuse, comblée de grâces. Le poème *Melchisédech* rattache ce verset d'un psaume à l'appel entendu :

*J'ai reçu comme un message
Le cantique triomphant
Qu'aujourd'hui sur ton passage
Redira mon cœur d'enfant.*

*Je ne peux pas me reprendre
A l'appel de mes douze ans
Si mes lèvres font descendre
Dans mes mains le Tout-Puissant*⁷.

*Et je veux te bénir d'avoir saisi mon âme
Comme sur une rose on referme la main*⁸.

*Oh ! Tu n'as pas besoin de mon trésor fragile
Mais tu m'as appelé, je suis le fils du Roi*⁹.

⁵ *Vêpres de mon père*, p. 81.

⁶ *La Vallée*, p. 69.

⁷ *Melchisédech*, pp. 77-78.

⁸ *Garde-moi*, p. 60.

⁹ *Ibid.*, p. 61.

L'âme du prêtre, c'est surtout par la profondeur de sa vie intérieure qu'elle se révèle. Le poème *Présence*, qui chante l'Hôte divin, exhale cette plainte bien paulinienne :

*Tu connais mieux que moi-même
L'âme obscure et sa douleur
D'ignorer si elle t'aime,¹⁰
Toi qui aimes le pécheur¹⁰.*

Ignorance douloureuse, mais compatible avec cette bienfaisante certitude morale qui éclaire la vie profonde :

*Tu pétris mon corps de vase,
O céleste modelleur,
En fenêtres qui s'ébrasent
Sur le jour intérieur.
O Présence moins nombrable
Que le sable de la mer,
O douceur inoubliable
Sans qui tout devient amer¹¹.*

Et quel langage plus concis, plus riche d'idées et de sonorités, pour signaler combien fragile à la fois et vitale au plus haut point est cette Présence intérieure :

*Mon âme adhère à Toi, si légère, si frêle,
Comme l'oiseau blessé qui tremble sous une aile¹².*

De tragiques accents évoquent, çà et là, des craintes, des blessures intimes, celles qu'infligent parfois, hélas ! les morsures de la méchanceté :

*Mon cœur s'est rétréci, une feuille qu'on froisse ;
J'ai peur, la nuit blémit partout autour de moi,
Les lions, les taureaux que la fureur ameuté
Surgissent de leurs bois en formidables meutes
Et leurs gueules de fer m'ont pénétré d'effroi¹³.*

*Blotti dans le silence,
J'avais mon âme en paix ;
Un nouveau coup de lance
Me frappe et je me tais¹⁴.*

¹⁰ *Présence*, p. 91.

¹¹ *Ibid.*, pp. 92-93.

¹² *Sans Toi*, p. 39.

¹³ *Appel*, p. 15.

¹⁴ *Blessure*, p. 23.

Mais un sursaut d'espérance domine tout ce drame :

*Ceux qui comptent sur moi n'ont vu que ma souffrance,
Mais Toi tu vois mon cœur, Tu peux le secourir¹⁵ ...
Et pendant que j'enfonce aux profondeurs des eaux,
Un soupir infini surmontera le drame
Et reviendra vers Toi...¹⁶*

Et c'est un accent d'énergie beethovénienne qui clôt
le poème *Blessure* :

*Voyageur sur la terre
Sans relai ni délai
Du même pas austère
Vers Toi je m'en irai¹⁷.*

Rien de la vie, pas même la cendre du péché, n'aura
été inutile à l'ascension spirituelle ; aussi nous re-
trouvons en trois beaux vers l'*Etiam peccata* de
saint Augustin et de Claudel :

*Mais la cendre au parfum pur
J'en ferai le germe obscur
D'un verger peuplé d'azur¹⁸.*

Et voici pour achever ce tableau d'une âme profon-
dément sacerdotale, l'élan du zèle humble et ardent :

*Je voudrais arracher la haine ;
Je suis petit et méprisé,
Mon humble cœur te dit sa peine
De voir le monde divisé.
Brûle mon cœur à ta parole,
Brûle ma lèvre à ton baiser
Et que ma pauvre flamme folle¹⁹
Avant sa mort puisse embraser¹⁹.*

Loin d'être exhaustifs, ces quelques extraits font
regretter tout ce qu'on passe sous silence, mais ce
sera au lecteur d'y alimenter sa méditation. Prière
et poésie : ici les deux éléments s'enlacent et se ré-
vèlent de concert en un concert à écouter. En li-
sant, ou mieux en disant ces strophes avec toute

¹⁵ *L'ancre*, p. 28.

¹⁶ *Ibid.*, p. 29.

¹⁷ *Blessure*, p. 24.

¹⁸ *Cendres*, p. 40.

¹⁹ *Ta loi*, p. 52.

la fervente attention de l'imagination et de l'oreille, on est mystérieusement comblé : c'est une sincérité prenante, portée à l'incandescence. Essayons de nous rendre compte pourquoi. Ici, rien de l'ambition rimbaldienne « du nouveau à tout prix : fond et forme ». Le fond, nous l'avons vu, ce sont les remous spirituels d'une âme de prêtre. La forme : la plus régulière, la plus malherbienne qu'on puisse désirer. Parler de piétinement et de stagnation technique, serait rouvrir un débat qui n'a jamais reçu de conclusion valable. En effet, qui pourrait donner tort à Paul Valéry lorsqu'il dit, selon Marcel Raymond : « C'est favoriser la naissance d'une œuvre belle que de se soumettre volontairement à un très grand nombre de conditions précises et compliquées — à commencer par les préceptes de la versification traditionnelle qui peuvent n'avoir qu'une valeur de convention, mais obligent l'esprit à se dépenser contre les gênes qui lui sont opposées, à sacrifier des trouvailles inutilisables et à se maintenir dans un état supérieur de tension, de cohésion intérieure²⁰ » ? De fait, il semble avéré que chez la plupart des poètes contemporains, la fidélité aux contraintes prosodiques leur a valu d'incontestables réussites. Sans doute, il y a une exception éclatante : Claudel ; mais ce génial monolithe du verset ne semble guère faire école, ni même en inspirer le désir, lui qui, le 28 janvier 1908, s'exprimait ainsi dans une lettre à André Suarès : « Je regrette parfois de n'avoir pas le talent nécessaire pour me servir de l'ancien vers. Là on se sent régi par la nécessité, ce qui vous donne une confiance admirable ; les mots sont calés de telle façon par les pieds et par la rime que l'on ne peut en changer aucun »²¹. L'usage des mètres

²⁰ Marcel Raymond, *De Baudelaire au surréalisme*, p. 182.

²¹ André Suarès et Paul Claudel, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1951, p. 124. — Il faut cependant remarquer que Claudel n'est pas resté fidèle à cette autocritique, et l'un de ses meilleurs exégètes écrit : « Avec l'âge est venue l'assurance que sa prosodie valait mieux que l'ancienne et l'on peut dire que les *Grandes Odes* ont assuré la victoire dans son œuvre. » Alexandre Maucordato, *L'Ode de Paul Claudel*, Genève, Droz, 1955, p. 37.

traditionnels, la fidélité à la rime riche, à la césure impeccable, n'aurait pas prévalu s'il n'avait contribué à conférer au langage poétique, plus sûrement que le vers libre et le verset, cette densité qui multiplie son pouvoir de suggestion et imbibé l'imagination, au profit d'une plus large et plus rapide intuition de l'esprit, de cette goutte d'essence très concentrée comme un parfum capiteux. Tout risque de délayage est conjuré dans des vers comme ceux-ci, substantiels sans aucun renfort d'épithètes :

*Un fleuve de bonté fut le sang de ma race*²².

*Fais mûrir en fruits d'or le don de sa promesse*²³.

*Je dansais sur les flots d'une terre en délire*²⁴.

*Que je saigne mes mains aux rochers de l'amour*²⁵.

L'alexandrin règne dans la moitié des 56 poèmes de *Psaumes*, ce qui révèle une préférence de Marcel Michelet pour ce Mètre. Il faut d'autant plus l'en féliciter que cette facture classique n'empêche nullement l'accès des richesses musicales les plus neuves et les plus suggestives dans ce moule apparemment stéréotypé. Un rythme d'une régularité bien accusée non seulement ne nuit pas au chant magique des assonances et des allitérations, mais en intensifie l'effet quand elles coïncident avec les temps forts. En voici un exemple dans le sonnet intitulé *Orange*. Écoutons le souffle du vent, à partir du mot qui l'énonce au temps fort de l'hémistiche, retentir encore deux fois, sur une rime et sur un hémistiche, et une fois encore sur un temps faible :

*Des cyprès dans le vent cernent mon paysage
Et mon cœur dévasté par son propre ravage*²⁶
*Appelle de ses vœux une nuit sans retour*²⁶.

²² *Souvenirs*, p. 13.

²³ *Confitebor*, p. 79.

²⁴ *Délivrance*, p. 85.

²⁵ *Ascension*, p. 105.

²⁶ *Orange*, p. 25.

Dans *Epithalame*, composé de distiques à la manière de Francis Jammes, l'un surtout rutile de splendeurs, Le poète évoque la gloire du Christ dans les nuées :

*Et je vois s'éclairer ta royale avenue,
Ton palais de soleil illuminant la nue.
Te voilà rayonnant sur ton haut trône d'or*²⁷.

Les sons des deux mots les plus évocateurs du premier vers, *éclairer* et *avenue*, prolongent leur lumière sur deux syllabes toniques du vers suivant *palais*, *soleil*, puis sur *illuminant*, synthèse de **l**, **u** et **n**, débouchant ensuite sur *nue* avant d'éclater sur *rayonnant*, et les trois o triomphaux du *haut trône d'or*.

Après l'alexandrin, les mètres préférés de notre poète sont d'abord l'heptasyllabe (12 poèmes), l'octosyllabe (10 poèmes) et l'hexasyllabe (7 poèmes). Tous trois obéissent à un rythme bien uniformément cadencé (3 + 4), (4 + 4), (3 + 3), et maintiennent de l'importance au mot qui contient la rime, à la différence de Verlaine qui l'évitait souvent pour accentuer la fluidité de son vers. Marcel Michelet se contente de sa richesse suggestive ; puisons quelques ravissants spécimens. Celui-ci n'est-il pas délicieusement mallarméen, la clarté en plus ? Il s'agit d'insultes subies :

*Les paroles qui t'affolent
Frappent l'air comme l'éclair ;
Flammeroles qui s'envolent,²⁸
Et ne flairent que ta chair*²⁹...

Voici la première strophe du sonnet *Je voudrais* :

*Je voudrais être le roseau,
Le jonc perdu qui se lamente
En modulant sa peine lente,²⁹
Aux passeroses du closeau*²⁹.

Par crainte d'allonger, laissons aux oreilles attentives et stylées le soin de savourer ces richesses

²⁷ *Epithalame*, p. 43.

²⁸ *Pardon*, p. 17.

²⁹ *Je voudrais*, p. 57.

qui donnent le branle à l'imagination et à la pensée, bref tout le trio sacré d'une muse qui, nous le pensons, est souvent la *grâce*.

Pour donner plus de poids à nos éloges, est-il vraiment nécessaire de revêtir les yeux d'Argus et de repérer, ci et là, quelques entorses au louable parti-pris de sévérité prosodique que le poète s'est imposé ? Sans trop y insister, relevons une demi-douzaine d'hiatus, et bien davantage de rimes insuffisantes, telles que *os-enclos, émue-entendue, délai-irai, écho-ilot, inconnues-disparues, divin-parium*, etc. Peu perceptibles dans des poèmes moins surveillés de forme, ces imperfections détonnent davantage, ici, et laissent une marge de réussite supérieure à assurer aux futures créations du barde valaisan, dont les mérites éminents sont loin d'être tous recensés dans cette trop modeste étude.

Que ne resterait-il pas à ajouter pour cerner davantage les richesses spirituelles et esthétiques de *Psaumes*, entre autres leur instinct inné du concret imagé, ce regard neuf et ingénu sur une nature que tant de « barbares » de la technique jaugent uniquement au point de vue de son potentiel de rendement industriel ! « Laissez l'artiste à son art, écrit Maritain, il sert mieux la communauté que l'ingénieur ou le marchand³⁰. » Faut-il ajouter que ce conseil implique tout le contraire de « délaisser », et que l'intellectualité catholique de notre Romandie, en vertu de chacun des termes qui la désignent, se doit à elle-même d'encourager par une ambiance de sympathie éclairée le prêtre-poète qui l'honore puissamment et que Dieu lui donne comme une grâce précieuse dans l'ordre de l'art et de la spiritualité.

Ernest FRICHE

³⁰ *Art et scolastique*, p. 124.